

PAUL VERCHÈRES

L'or maudit



BeQ

Paul Verchères

Aventures de cow-boys # 001

L'or maudit

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 276 : version 1.0

L'or maudit

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

I

Le vieux Baptiste

Le vieux Baptiste Verchères, fondateur et chef de police de Squeletteville, bourgade autour de laquelle il y avait plusieurs ranchs de cow-boys, était à trier ses vieux papiers afin de ne conserver que les bons.

Assis à une table rudimentaire, dans le bureau en bois rond qui constituait avec une cellule à barreaux, ce que pompeusement on appelait la STATION DE POLICE, déplia un papier et lut :

« M. l'abbé Taché,

Montréal, Qué.

Monsieur :

Lors de mon voyage à Montréal, vous avez manifesté l'intention de venir comme notre

pasteur pour évangéliser nos braves cow-boys. Je crois que le temps est venu pour moi de vous appeler. Les rudes années d'autrefois, le règne du banditisme est définitivement terminé.

« Un prêtre comme vous saurait prouver sa nécessité en venant spiritualiser le matérialiste terre-à-terre de nos gas.

« Donc je vous attends.

« Respectueusement à vous,

BAPTISTE VERCHERES,

Chef de police de Squeletteville, Man. »

Guy Verchères, l'ennemi acharné des bandits millionnaires, l'Arsène Lupin canadien-français, le détective-amateur, successeur de Sherlock Holmes, n'était alors qu'un enfant.

Son grand-père, Baptiste, allait lui léguer son acharnement sans limites dans la lutte contre les criminels.

Le chef de police de Squeletteville froissa la copie qu'il avait gardée de cette lettre à l'abbé

Taché.

Il y avait un an que la missive était partie.

Le prêtre était à la veille d'arriver.

Or dans ces derniers douze mois la situation avait changé à Squeletteville, changé pour le pire.

On avait découvert des gisements aurifères tout près de la bourgade.

Les bandits et les aventuriers avaient envahi la région.

Le règne du sang et de la terreur était revenu.

Un prêtre risquait par sa présence les quolibets et les horions.

Il ne ferait pas vieux os.

Non.

Une balle égarée mettrait tôt ou tard fin à sa vocation frustrée.

Mais comment l'empêcher de venir ?

Dilemme angoissant.

La porte de la station de police s'ouvrit et le jeune Gérard Marchildon, l'assistant du vieux

chef, entra.

– Il y a, dit-il, à la saloune Chiasson une belle bataille en préparation.

– Comment ça ?

– C’est Artie Monroe qui fait des siennes.

Monroe était le jeune cow-boy le plus dangereux de la région.

Il était un grand vantard, mais il secondait sa vantardise de deux longs et lourds colts qui crachaient leur mitraille à la bonne place.

Baptiste demanda :

– De quoi s’agit-il au juste ?

– Monroe est arrivé il y a quelques minutes avec le fameux cheval du bandit fugitif Hugh Pander.

– Et Artie prétend avoir tué Pander, je suppose ?

– Oui, et sa tête étant mise à prix, il avait légalement le droit d’abattre le criminel.

– Oui, fit Verchères, mais la loi de l’Ouest est sévère, très sévère quand il s’agit de chevaux.

Elle stipule clairement que tout cheval doit être immédiatement remis au chef de police le plus rapproché. Sous peine d'être accusé de vol de grand chemin.

– Qu'allez-vous faire, chef ?

– Écoute, Marchildon, tu sais que Monroe est le premier cow-boy de Sandy Dougald. Tu sais aussi que Sandy Dougald est un voleur de claims, celui qui fait chanter les prospecteurs et les force à vendre leur lopin de terre aurifère. L'autre alternative c'est une balle égarée.

Gérard approuva :

– C'est lui qui nous donne le plus de fil à retordre en effet.

Baptiste reprit :

– Un prêtre s'en vient ici. Il faut à tout prix que nous rétablissions la paix matérielle afin qu'il ne sème pas le grain de sénevé en terre inculte.

– Qu'allez-vous faire ?

– Je vais commencer le nettoyage.

Il se leva.

Marchildon lui demanda :

– Où allons-nous ?

– Tu m’as dit qu’Artie Monroe était à la saloune Chiasson ?

– Oui.

– Eh bien, c’est là que nous nous rendons.

Baptiste se mit à ruminer.

Hugh Pander, le bandit dont la tête avait été mise à prix, n’était pas méchant dans le fond.

Il avait assassiné les voleurs et les riches détrousseurs bien protégés. L’argent ainsi gagné, il l’avait donné libéralement aux métis et aux sauvages pauvres et surexploités !

Baptiste se demanda ce qu’il y avait de vrai dans les racontars qui le faisaient ancien ministre protestant.

Toujours est-il que tout le monde l’appelait révérend sans qu’il nie ou affirme ce status.

Les deux policiers longèrent l’unique rue de Squeletteville, bordée de vieilles bicoques sales et qui plaidaient non coupables à toute peinture et

à la chaux inclusivement.

Ils entrèrent au dessous d'une enseigne branlante qui révélait la nature de l'établissement et le nom du propriétaire :

SALOUNE CHIASSON

Esdras Chiasson, prop.

La saloune était bondée d'une foule de cow-boys à moitié ivres.

Artie Monroe gesticulait au milieu de ses camarades.

– Quand j'ai tiré Hugh Pander, il est tombé comme une masse et a roulé au bas d'un talus.

Son boss Dougald demanda :

– Tu es sûr de l'avoir expédié dans l'autre monde ?

– Oui, et s'il n'est pas mort à l'heure actuelle, il ne vaut guère mieux qu'un cadavre en tout cas...

Baptiste s'était approché du cow-boy vantard.

– Au nom de la loi, Monroe, je t'arrête, dit le chef.

Artie sortit ses deux colts.

Mais il ne fut pas assez rapide.

Le vieux Verchères cracha deux coups de feu.

Les colts de Monroe lui glissèrent des mains.

Le chef dit :

– Je t'arrête pour vol de cheval.

Dans un silence respectueux, les cow-boys laissèrent sortir le vieux chef et son prisonnier.

Marchildon sortit le dernier, à reculons, pour couvrir l'arrière de son supérieur.

La nuit même, Monroe réussit à s'évader.

La bande à Dougald se trouvait, de par la loi non écrite de l'Ouest, avoir déclaré la guerre au chef de police de Squeletteville.

Baptiste pensa :

– Et le prêtre qui s'en vient, ça va être beau !

II

L'abbé Taché

Ce n'était pas un chemin.

Non.

Les voitures, lourdes mais rares, n'avaient pas réussi avec leurs roues à tuer l'herbe et à faire paraître la terre ; elles avaient simplement aplani le foin en deux traces imprécises.

Deux chevaux percherons aux muscles de fer et à la prestance pesante, tiraient et hâlaient une grosse ouaguine aux roues de cercle d'acier de trois quart de pouce d'épaisseur.

Sur le siège à l'avant de la ouaguine étaient assis un homme et une fille.

L'homme, dans la trentaine à peine, avait une figure dont la douceur était contrariée par des sourcils épais et une forte et dure barbe noire.

Sa soutane en faisait un prêtre catholique.

La jeune fille qui l'accompagnait était jolie à croquer avec ses fossettes, son nez retroussé et ses yeux pétillants de gaieté.

– Oncle Taché, dit-elle, regardez comme c'est beau !

Autour d'eux la plaine ondulait gracieusement sous la caresse chaude de rayons du soleil.

L'abbé Taché soupira :

– J'ai peur, peur pour toi, ma petite Huguette.

La jeune fille remarqua :

– À votre place, mon oncle, j'aurais honte. N'avez-vous pas consulté Monseigneur l'évêque de Montréal à mon sujet ? Ne vous a-t-il pas dit textuellement : « Mon fils, vous pouvez amener avec vous la fille de votre frère mort hélas ! Huguette me semble faite de l'étoffe des Madeleine de Verchères, des Laura Secord et des Florence Nightingale. Elle fera une épouse idéale et la mère des enfants du plus chanceux des cow-boys de l'Ouest canadien. »

Huguette reprit :

– N’est-ce pas que Monsieur a dit ça ?

– Oui, mais...

– Mais quoi ?

– Ma nièce, il y a dans ce pays où domine encore le démon, des embûches, des traquenards qu’une innocente jeune fille ignore...

Huguette regarda son oncle de ses yeux francs et interrogateurs.

L’abbé Taché rougit.

– Voyons, mon oncle, expliquez-moi ces traquenards et ces embûches.

Gauchement le saint homme fit prendre une tangente à la conversation :

– Je me demande, dit-il, si du haut du ciel, ton père Gédéon ne me jette pas en ce moment des regards réprobateurs...

– Certainement non, mon oncle, car papa ne disait-il pas souvent que dans un pays neuf il fallait non seulement des hommes forts mais surtout des femmes simples ?

– C’est vrai, mais...

– Encore un mais ?

Le prêtre ne répondit pas.

Le soleil était chaud.

L'abbé Taché essuya son front avec un mouchoir de batiste rouge.

– Pourquoi n'enlevez-vous pas votre soutane, mon oncle, si vous avez chaud ? Monseigneur vous a autorisé...

Gravement le prêtre dit :

– Les chevaliers du moyen-âge se gardaient bien d'enlever leurs boucliers, leurs cottes de maille et leurs armures au combat. Eh bien, Huguette, la soutane du prêtre est une armure dans l'incessante conquête des âmes. L'ange Gabriel annonça à Marie la venue du fils de Dieu ; la soutane, elle annonce aux hommes la venue du représentant du Marcheur de Galilée...

– Quel sera le sujet de votre premier sermon à Squeletteville ?

Le prêtre se recueillit :

– Salounes, vulgaires danseuses, boisson,

boisson, gambline, Sodome et Gomorrhe, la débauche, le feu du ciel...

Huguette sourit et dit :

– Ajoutez à cela la femme de Loth et vous aurez un sermon... salé, mon oncle.

Il protesta :

– Oh, comment peux-tu parler avec légèreté des saintes écritures, ma nièce ? C'est mal, très mal...

Un long silence suivit.

Les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes.

L'une des bêtes se tourna la tête vers ses maîtres et hennit.

La jeune fille sauta en bas de la ouaguine :

– Bobo et Baba veulent leur portion d'avoine, laissez faire, mon oncle, je vais la leur donner.

Elle emplit deux sacs et les passa au cou des chevaux qui la récompensèrent d'un amical coup de museau.

Bientôt ils eurent terminé leur repas délicieux et ravigotant et Huguette leur enleva leurs sacs.

Comme elle remontait dans la voiture, son oncle tira sur les cordeaux et dit :

– Guidap, Bobo, guidap, Baba.

La voiture s'ébranla.

Pendant une lieue le trajet se fit en silence.

Le prêtre était à mettre la dernière main à la lutte contre le démon qui serait dur à déloger de son château-fort de l'Ouest.

Huguette, elle, songeait à ses années de couvent, à ses compagnons, à ses amies, à tout ce qu'elle avait quitté pour accompagner son oncle, et un léger nuage de tristesse imprécisa son âme.

Soudain elle demanda :

– Mon oncle ?

– Oui... ?

– Y a-t-il des enfants à Squeletteville ?

Le bon prêtre, d'abord interloqué, finit par sourire :

– Là où il y a des hommes qui mangent, qui usent leurs vêtements et qui font des trous à leurs chaussettes, il y a nécessairement des femmes.

N’y en a-t-il même pas dans les collèges et les presbytères ?

– Ce n’est pas des femmes que je vous parle mais des enfants...

De nouveau le prêtre rougit.

Cette fois légèrement.

Puis il affirma :

– Je crois pouvoir dire sans crainte de me tromper qu’il y a des enfants à Squeletteville.

– Oh, que je suis contente !

Son oncle la regarda avec des yeux de muette interrogation.

Elle dit :

– Vous savez, mon oncle, que j’ai fait un cours complet...

Le prêtre laissa un sourire moqueur rôder dans les coins de ses lèvres.

– Sapristi, mon oncle, êtes-vous en train de rire de moi ?

– Ne le mérites-tu pas un peu, mon enfant ?

N'aurais-tu pas décroché la fameuse médaille Louis-Hippolyte Lafontaine sans ta paresseomanie scolaire ?

Elle se piqua :

– N'empêche que j'ai passé mes examens avec succès !

– Oui, oui, mais où veux-tu donc en venir ?

– Bien, je suis instruite et il y a à Squeletteville des enfants ignorants ; je suis toute désignée comme maîtresse d'école.

La figure du prêtre s'illumina d'un sourire béatifique :

– Oh, Huguette, s'écria-t-il, mon dernier regret de ta présence dans ce territoire semé d'embûches et de périls, vient de s'envoler...

– Vous êtes content maintenant de m'avoir emmenée, mon oncle ?

– Oui, oui.

– Mais pourquoi ?

Le prêtre dit d'une voix douce et grave :

– Pendant que je tenterai de diriger vers Dieu

la génération d'aujourd'hui, tu enseigneras les grandes vérités éternelles à la génération de demain, tu prépareras les enfants, tu construiras le solage auquel le prêtre ajoutera le reste de la maison de Dieu...

Les percherons hennirent.

Puis d'un commun accord, ils prirent le petit trot.

– Mais qu'ont-ils donc ?

Huguette opina :

– Ils doivent sentir l'eau fraîche.

En effet les bêtes s'immobilisèrent bientôt le long d'un petit cric à l'eau diaphane.

Pendant que Bobo et Baba buvaient, une plainte faible, humaine, se fit entendre.

Bobo releva la tête et hennit.

Baba l'imita.

Le prêtre et sa nièce se regardèrent.

Nouveau gémissement.

Ça semblait venir de derrière une ondulation

de la plaine, de l'autre côté du cric.

Huguette dit :

– Je vais voir.

– Non, non, pas toute seule.

– Me pensez-vous faite en porcelaine, mon oncle ?

– Je t'accompagne, petite.

– Attendez.

La jeune fille releva légèrement sa jupe pour atteindre sa besace d'où elle sortit un pistolet de vague dénomination...

– Oh, fit le prêtre, je ne savais pas que tu étais armée ; je ne sais si je dois permettre...

– N'ayez pas peur, mon oncle ; il n'est pas chargé ; j'ai eu beau fouiller et fouiller dans les affaires de papa, je n'ai pu trouver de balles.

Une troisième plainte se fit entendre.

Prudemment le prêtre et la jeune fille contournèrent le talus.

Tout de suite ils virent un homme étendu dans

l'herbe, un chapeau ecclésiastique près de lui.

L'abbé Taché vit alors le collet romain de l'étranger et s'écria :

– C'est un ministre protestant ; ah, le pauvre homme, il faut le sauver.

Le ministre ouvrit les yeux :

– Tiens, un cauchemar, fit-il, je vois un papiste.

Mais tout de suite, un sourire corrigea l'insulte.

Le blessé tenta de se lever.

Vainement.

Il retomba.

L'abbé Taché et Huguette lui prirent chacun un bras et le conduisirent sur le bord du cric où ils le couchèrent.

La jeune fille se rendit à la ouaguine d'où elle revint avec une chaudière, des serviettes et du savon.

Le prêtre avait, pendant ce temps, localisé la blessure.

La balle avait traversé l'épaule par en arrière.

Quand elle vit la blessure, Huguette s'écria :

– Mais le pauvre homme a été blessé dans le dos ; c'est un coup de traître.

Son oncle, qu'elle croyait être la douceur même dit avec une rage qu'il avait à peine à contenir :

– En plus d'être un traître, celui qui a tiré ce pauvre ministre dans le dos est un pharisaïque hypocrite.

Huguette pansa la blessure puis l'enveloppa avec du vieux linge blanc et immaculé en un bandage savant.

– Merci, dit l'inconnu.

L'abbé se présenta :

– Je suis Étienne Taché, prêtre catholique.

– Révérend Hugh Pander, dit le blessé.

Le prêtre reprit :

– Vous allez vous en venir avec nous ; nous vous préparerons un lit de foin parmi nos bagages à l'arrière de la ouaguine.

Le révérend murmura :

– Je veux vous parler d’abord. Éloignez mademoiselle.

L’abbé Taché dit à sa nièce :

– Huguette, veux-tu aller préparer un lit de foin pour le révérend à l’arrière de la voiture ?

– Certainement, mon oncle.

Elle s’éloigna.

Hugh Pander dit :

– Aux yeux de la police, je suis un criminel, un assassin.

Le prêtre tressaillit.

– Cependant, reprit le révérend, je n’ai rien à me reprocher.

– Ah ?

– Tous ceux que j’ai abattus étaient des criminels qui méritaient la mort et que la police, trahissant son devoir et violant son serment d’office, protégeait. J’ai la conscience tranquille.

– Jésus a dit : TU NE TUERAS POINT ! Mais

(sourire) nous ne discuterons pas théologie. Je suis non seulement prêtre mais confesseur actuellement, mon fils ? Regrettez-vous vos péchés et avez-vous le ferme propos de ne pas recommencer ?

Le révérend murmura :

– Oui, mon père.

Le prêtre lui donna l'absolution.

Pander demanda :

– Me livrerez-vous au chef de police de Squeletteville si je vous accompagne ?

L'abbé Taché le regarda avec étonnement :

– Mon chef de police n'est pas de ce monde.

– Mais puisque je vous ai dit que je suis un hors-la-loi...

– Chut, mon ami, le prêtre ne sait plus rien de ce que vous avez dit au confesseur.

– ... Huguette, viens ici.

Pander demanda :

– Vous ne me vendrez pas ?

Le prêtre se dressa et devint pour un instant l'éternel représentant de Dieu sur la terre :

– Je ne suis pas Judas, mon ami. Ne connaissez-vous pas que la confession pour le prêtre est un secret inviolable... ?

La ouaguine s'ébranla avec ses trois passagers.

Pander était dissimulé par une couverture de laine d'habitant et par un coffre de cèdre et une commode gigantesque.

Il demanda :

– Eh, l'abbé, si vous êtes jamais en danger, soyez sûr que je serai là. Et votre nièce est comprise dans cette promesse...

– Merci, mon révérend.

Deux heures se passèrent.

Soudain l'horizon fut coupé de barres indécises.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? voulut savoir le prêtre.

Huguete haussa les épaules :

– Je suis sûre que je n’en sais rien, mon oncle.

Le blessé se dressa sur son séant.

Regarda.

Et dit :

– C’est Squeletteville.

Quelques minutes plus tard la bourgade se précisa.

Pander dit :

– M. L’abbé ?

– Oui révérend ?

– Nous arrivons au camp de mineurs. C’est dangereux pour vous autres. Servez-vous du fouet et traversez le camp au grand galop.

– Mais pourquoi ?

– Parce que c’est plus prudent. Sandy Dougald, le plus gros rancher de la région, est le grand boss de ce camp. En plus c’est un bandit, un voleur et un assassin.

Ils arrivaient au camp.

Avec répugnance l’abbé Taché donna du fouet

aux deux percherons qui du trot sautèrent vite au galop.

D'un trou entre deux boîtes, le ministre surveillait la situation.

Soudain il vit Dougald et le jeune Monroe qui s'approchaient au trot de leurs montures.

– Plus vite, plus vite, hurla-t-il.

À ce moment Artie s'empara de la bride de Baba et fit stopper les deux bêtes.

Dougald, lui, salua en une raillerie cynique le prêtre, puis après avoir jeté un long regard grossier à Huguette dit :

– Beau brin de fille.

Pander sortit ses deux pistolets et vérifia :

– Ils sont bien chargés, murmura-t-il.

Mais Dougald s'enhardissait :

– Un curé, bava-t-il, ça n'a pas besoin de femme. Alors la petite m'appartient ; qui dit le contraire ?

Huguette, effrayée, terrorisée, se tassa contre son oncle qui plaça sur son épaule une main

protectrice.

Tenant son lourd colt d'une main, Dougald attira de l'autre la jeune fille à lui.

Le révérend tira et la balle alla frapper le colt qui tomba des mains du bandit millionnaire.

Celui-ci sortit son nouveau colt.

Zligne.

Le pistolet alla rejoindre son frère.

Monroe parut, tenant lui aussi ses deux armes.

Il ne les tint pas longtemps.

Pander, de deux coups de feu, leur fit mordre la poussière.

Le révérend ordonna :

– Vite, l'abbé, au galop.

Cette fois les chevaux, énervés par les coups de feu, ne se firent pas prier pour faire de la vitesse.

Ils entraient quelques minutes plus tard, sous les regards ébahis de quelques curieux, dans Squeletteville.

L'abbé immobilisa ses bêtes devant la cabane que l'enseigne indiquait comme étant la station de police.

– Whoa...

Baptiste et Marchildon sortirent.

Le chef eut peine à prendre un air de fête pour accueillir le prêtre venu à sa demande expresse.

Gérard, le jeune policeman, n'avait d'yeux que pour la jolie Huguette à qui il aida à descendre de voiture.

Soudain Pander dit :

– Verchères ?

Le vieux Baptiste, intrigué, s'approcha de la voiture.

– Qui va là ?

– Le révérend Pander, et je t'ai au bout de mon pistolet.

– Que veux-tu ?

– Je sais que je puis me fier à ta parole d'honneur, chef ; je suis blessé ; oh, une blessure légère ; mais j'ai perdu beaucoup de sang ; il me

faut quelques jours de repos avant de reprendre la route ; m'accorderas-tu refuge et me laisseras-tu ma liberté ?

Baptiste réfléchit...

Longuement...

Pesa le pour.

Pesa le contre.

Au fond, si le révérend manquait d'orthodoxie, il n'était pas un criminel dans la littérale acceptation du mot.

Ses méthodes de nettoyage de l'Ouest étaient illégales ; mais elles obtenaient des résultats remarquables.

Baptiste dit :

– Tu m'accordes refuge ?

– Oui.

– Tu ne m'arrêteras pas ? Tu me laisseras partir ?

– Non, ou du moins pas tout de suite. Dougald a détruit en quelques heures mon travail de pacification de plus de 25 ans. J'ai besoin d'un

allié, mon révérend ; et c'est toi que je choisis. Je t'assermenterai quand tu seras rétabli ; nous vaincrons bien à nous deux Sandy Dougald et sa bande. Quand cette besogne sera terminée, tu pourras partir. Dès ce moment-là notre trêve prendra fin.

C'était un mercredi.

Ce fut le dimanche suivant que commença le bal sacrilège.

III

L'office religieux

Tout le reste de la semaine se passa sans incident.

On se serait cru dans un sage petit village de rentiers Québécois.

Le jeudi après-midi, comme Baptiste était à sermonner un enfant qui venait de voler un veau, Marchildon, son assistant, entra.

– Si ça se répète, mon petit Euclide, dit Verchères à l'enfant, je te fais passer vingt-quatre heures au cachot. Va et ne pêche plus.

Euclide sortit pendant que Gérard se tirait une chaise et y déposait son corps lourd de musculature.

– Tout va pour le mieux, chef, dit-il...

– Heu... ?

– Il n’y a presque personne dans les deux salounes ; je reviens du camp de mineurs ; tout le monde est sage comme des images. Je crois que la présence seule de monsieur l’abbé Taché commence à porter des fruits.

– J’en doute un peu, mon jeune.

– Comment ça ?

– Cette sagesse sans précédent ne me dit rien qui vaille. J’ai peur...

– Peur ?

– Oui, j’ai peur que Dougald, Monroe et leur bande de hors-la-loi ne soient à monter un de ces coups diaboliques.

– Ils oseraient ?

– Oui, je crains pour dimanche...

Marchildon questionna :

– Ils auraient, croyez-vous, l’audace de s’attaquer à un prêtre ?

– Oui.

– Mais pourquoi ?

– Parce que ce prêtre vanterait les vertus qu’ils ne possèdent point et dénoncerait les vices dans lesquels ils gagnent leur vie. L’abbé Taché est pour eux une menace presque directe.

– Quand frapperont-ils ?

– À l’office religieux de dimanche sans doute.

– Baptiste demanda :

– As-tu vu l’abbé aujourd’hui ?

– Oui, je viens de le laisser. Il a terminé l’installation de la grande tente que vous lui avez prêtée ; il a acheté du bois chez le marchand et Huguette et lui sont en train de construire des bancs rudimentaires pour les fidèles.

– T’a-t-il dit quel ordre il suivra dimanche ?

– Oui, il fera son sermon d’abord ; après quoi il dira la messe.

– Une messe basse ?

– Évidemment, car il n’a pas le temps d’ici là de driler des chantres.

Le vieux Verchères se leva :

– Je vais à la maison ; garde le bureau, dit-il à

Marchildon.

La résidence du chef était tout près de la station de police.

Comme les autres habitations de Squeletteville elle ne péchait pas par un excès de peinture ou de tout autre luxe.

Il se dirigea vers la chambre du révérend.

Pander était couché mais il ne dormait pas.

– Hugh, demanda-t-il, tu fais toujours bien attention de ne pas te montrer ?

– Me prenez-vous pour un fou ? Je n'ai nullement l'intention de mourir...

– Oui, oui, excusez-moi.

La figure du chef se fit soucieuse.

– Qu'avez-vous donc ? demanda le révérend.

– J'ai un problème à te soumettre ; tu connais l'Ouest aussi bien que moi, Hugh. Depuis l'arrivée de Taché ici, il règne dans Squeletteville un calme étonnant, un calme de cimetière...

– Tiens, tiens...

– Je pense, moi, que ce calme est hypocrite et présage quelque chose de pas très propre.

– Oui, chef, c'est comme l'air mort au péricentre d'un cyclone.

– Tu es de la même opinion que moi ?

– Oui. il faudra surveiller de près dimanche prochain...

Le chef dit :

– J'aurai besoin de toi dimanche ; seras-tu en condition physique pour me porter main-forte ?

– Certainement.

Baptiste sortit une badge de sa poche.

– Il faut, dit-il, que toutes les choses soient faites légalement. Je te nomme policier.

Il prit le livre des évangiles sur une commode et dit :

– Place ta main droite dessus, Hugh.

L'autre obéit.

Baptiste récita :

– Révérend Hugh Pander, vous jurez de

défendre les intérêts de la justice canadienne au risque de votre vie, sans succomber aux tentatives des influences mauvaises et sans reculer devant les menaces...

– Je le jure.

– Vous jurez de même de faire respecter tous les articles du code criminel canadien au meilleur de votre connaissance et de votre habileté...

– Je le jure.

– Je vous lègue donc, à titre de chef de police de Squeletteville, tous mes pouvoirs que vous exercerez sous mes ordres.

Gravement Baptiste attachait la badge sur la poitrine de Pander.

Puis les deux hommes se serrèrent la main.

Le révérend dit en souriant :

– Votre premier ordre, chef...

– Vous tenir aux aguets dimanche matin ; observer d’ici sans vous faire voir, et au besoin vous montrer, et, et...

– ... et tomber dans le tas ?

Verchères sourit :

– Oui, mon ami.

Le reste de la semaine, le calme lourd, inquiétant, continua sans aucune interruption.

Fait sans précédent, le samedi soir, Baptiste et Gérard n’eurent même point à arrêter un seul ivrogne turbulent.

Enfin le dimanche fatidique arriva.

L’abbé Taché avait annoncé son service religieux pour 8.30 heures du matin.

À 7 heures tout le monde était debout dans la maison de Baptiste Verchères.

Tout le monde déjeuna excepté le prêtre.

Lorsqu’il eut terminé son repas, le révérend se leva et fit un signe presque imperceptible que l’abbé Taché comprit.

Car il le suivit dans sa chambre.

– Qu’y a-t-il ? demanda le prêtre.

– Il s’agit de votre nièce.

– Huguette ?

– Oui, il vaut mieux qu'elle reste ici ce matin.

– Ah...

Le prêtre exprima sur sa figure l'étonnement, l'incompréhension ; puis peu à peu la compréhension s'en vint...

– Vous croyez ?

Hugh fit un signe de tête affirmatif et expliqua :

– Si vous connaissiez l'Ouest comme moi, mon ami, vous sentiriez la poudre dans l'air.

Gravement l'abbé dit :

– Je pourrais vous affirmer que je n'ai pas peur ; mais ce serait faux. J'ai peur, terriblement peur ; mais il faut que je triomphe de ma lâcheté ; ma foi saura bien vaincre ma terreur.

Le révérend murmura :

– Here's what I justly call a sport !

– Quoi ?

– Oh, rien... En tout cas, Taché, vous m'avez

sauvé la vie ; fiez-vous sur moi ce matin ; je vous paierai ma dette de reconnaissance. Ayez une confiance absolue en moi ; j'arriverai au moment où la situation vous paraîtra désespérée. Vous me laissez votre nièce ?

– Oui, car je ne veux pas qu'elle soit outragée.

8 heures.

Les cow-boys entrent silencieusement dans la tente et s'assoient sur les bancs.

À la fenêtre Hugh et Huguette surveillent.

Chiasson, le propriétaire de la saloune qui porte son nom entre.

Puis Dougald et son lieutenant Artie Monroe se montrent à leur tour.

Pander s'écrie :

– Ça va être pire que je pensais. Monroe, un fugitif de la justice qui se fait voir en plein jour. Il faut qu'ils soient sûrs de leur affaire, les bandits...

8.30 heures.

Transportons-nous dans la tente.

L'abbé Taché, sa soutane recouverte d'un blanc surplis et d'une étole dorée.

Lentement il avança et monta la seule marche qui conduisait à son autel improvisé.

Il enleva sa barrette de sur sa tête et, la tenant dans sa main, il commença son sermon.

– Mes bien chers frères, je suis venu ici pour conquérir des âmes au bon Dieu. J'ai choisi comme exégèse de mon premier sermon l'histoire orgiaque de Sodome et de Gomorrhe. Ces deux villes antiques étaient le théâtre quotidien des pires péchés...

Un coup de feu retentit.

La barrette trouée du prêtre s'échappa de sa main.

– Chou.

– Papiste.

– Ignorance ambulante !

Et des milliers d'autres insultes impubliables.

Cependant Dougald et Monroe s'approchaient

du prêtre.

Soudain ils se mirent à tirer aux pieds de l'abbé.

– Danse, papiste, ordonnèrent-ils.

L'abbé Taché, très pâle, ne broncha pas.

– Danse.

– Non, on ne danse pas dans une église.

À ce moment la jupe de la tente s'était soulevée. Subrepticement, rampant tous deux, le révérend et Huguette pénétrèrent dans l'église improvisée.

Quand il vit Taché debout immobile et seul, sans armes, résister à cette horde déchaînée, il dit dans un élan d'admiration :

– Huguette, votre oncle est un héros.

Puis il ordonna :

– Restez ici, ma fille.

– Et vous ?

– Moi ? Je vais leur régler leur compte à cette bande de sacrilège.

Il rampa subrepticement jusqu'à ce qu'il fût rendu en arrière du prêtre.

Personne ne s'était encore aperçu de son manège.

Prudemment il examina l'auditoire.

Une dizaine de prospecteurs du camp des mineurs tenaient le vieux Baptiste Verchères et son lieutenant en respect.

Chiasson était occupé à remplir de balles les colts que Monroe et Dougald vidaient en tentant vainement de faire danser l'abbé Taché.

Le reste de l'auditoire se tenait neutre, se contentant d'observer ce qui se passait sous leurs yeux.

Pander murmura :

– Ne bougez pas, l'abbé ; c'est Hugh qui est derrière vous... Non, non, ne vous tournez pas...

Taché indiqua qu'il avait compris en remuant le pied gauche en direction arrière.

Hugh continua à voix très basse :

– Avant d'entrer en danse, l'abbé, laissez-moi

vous dire quelque chose. Vous êtes tout simplement un héros. Sans arme aucune, vous résistez avec une dignité incomparable aux balles de ceux qui veulent vous ridiculiser. Eh bien, Taché, la religion qui produit des hommes comme vous est pour moi la bonne. Vous venez de me convertir.

Il reprit :

– Voici mes ordres : Ne bougez pas. Quelques détonations vont éclater dans un instant. Demeurez calme et froid.

Dougald dit dans un sarcasme :

– Danseras-tu enfin, papiste, ou aimes-tu mieux mourir ?

Le prêtre n'eut pas le temps de répondre.

Quatre coups de feu successifs...

Les quatre revolvers de Monroe et Dougald tombèrent et les traits crispés des deux bandits indiquaient leur douleur intense.

Pander fit signe à Huguette qui s'approcha de lui en courant.

Il échangea le premier colt qui venait de servir contre un autre chargé.

Quand il eut vidé ses deux armes, les rif-raffs qui tenaient le chef et son lieutenant en respect venaient de laisser échapper leurs pistolets.

– Merci, cria le vieux Baptiste.

Pander ordonna :

– Vous autres, Baptiste et Marchildon, veillez à ce que personne ne quitte cette tente d’ici la fin du service religieux.

Le révérend annonça :

– Mes amis, vous allez maintenant avoir le privilège d’entendre le sermon. Et, gare à vous, Dougald et Monroe, car si mes balles ont su trouver le chemin de vos pistolets, elles pourront tout aussi bien trouver celui de votre roche de cœur.

L’abbé Taché commença :

– In nomine patris et filii et spiritus sancti, amen ; mes frères, le feu du ciel a détruit les fornications des coupables qui avaient fait de Sodome et de Gomorrhe les villes jumelles du

péché...

Les deux colts aux poings, le révérend surveillait la foule.

Il vit Marchildon venir se placer près de la jolie Huguette.

Ah, jeunesse ! soupira-t-il.

Le sermon du prêtre fut court.

Il termina en disant :

– Maintenant, mes bien chers frères, je vais célébrer pour vous la sainte messe.

Un rire moqueur s'éleva dans l'auditoire.

C'était Chiasson qui se risquait.

Une balle troua son gigantesque chapeau dans sa main.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Puis le prêtre revint, vêtu de tous ses habits sacerdotaux.

La messe commença.

L'épître...

L'Évangile.

Après le credo, Pander dit à Dougald et à Monroe :

– Faites la quête ; une église s’élèvera bientôt à la place de cette tente. C’est vous qui allez la payer.

Comme Monroe et son boss hésitaient, le révérend cria :

– Prenez vos chapeaux, quêtez ou bien je vous abats comme les chiens que vous êtes. Et je ne veux pas une seule obole de moins de cinq piastres.

Les deux bandits obtempérèrent.

Quand ils eurent fini, Pander leur ordonna :

– Remettez tout cet argent au chef de police qui en prendra la garde.

La messe se termina sans autres incidents.

La foule se dispersa paisiblement sous les pistolets de Baptiste, de Gérard et du révérend.

Le prêtre, le révérend, Verchères et Huguette étaient à dîner ce dimanche-là à la résidence du

chef de police.

L'abbé dit :

– Mon cher Hugh, je tiens à vous remercier publiquement ; vous avez transformé une situation désespérée en une grande victoire spirituelle.

Baptiste interrompt :

– Je suis inquiet...

– Moi aussi, dit Pander. Il est évident que nous n'avons assisté ce matin qu'à une première escarmouche. La bataille décisive est encore à venir. Il nous faut nous préparer en conséquence.

S'adressant au chef il demanda :

– Pourquoi n'avez-vous pas arrêté le fugitif Monroe ?

– Vous ne saisissez pas la raison ?

– Mais non.

– Écoutez, mon révérend, vous êtes, vous aussi, un fugitif. Si j'arrêtais Monroe, Dougald s'empresserait d'avertir la police montée du nord-ouest qui viendrait vous cueillir. Mais je n'arrête

pas Monroe. S'ils font venir la police montée pour vous, ils savent fort bien que je dénoncerai le lieutenant de Dougald.

Le révérend sourit :

– Chef, dit-il, vous êtes un finaud... Mais que suggérez-vous ?

– Attendre !

– Je ne suis pas de votre avis. Vous avez un conseil de canton ici ?

– Alors réunissez-en les membres et faites-leur voter un règlement décrétant une licence annuelle de \$10 000 sur les salounes et les maisons de jeux...

– Mais pourquoi ?

– Nous avons attaqué ce matin ; si nous voulons vaincre, il faut que nous nous tenions toujours à l'offensive.

– C'est plein de bon sens, avoua Baptiste.

– Alors agréé ?

– Agréé... Autre chose ?

– Oui.

– Quoi ?

– Il doit y avoir dans votre canton quantité de ranchers et de cow-boys paisibles et honnêtes.

– Certainement.

– Alors réunissez-les en un posse. Car pour nettoyer à fond Squeletteville et le camp des mineurs il nous faut une petit armée.

– J’en conviens, Pander.

– Entendu ?

– Entendu.

Le chef ajouta ;

– Je commence tout de suite à réunir mon posse ; et nous tiendrons demain soir une séance spéciale du conseil du canton.

Baptiste tint parole.

Le lundi soir, le conseil votait à l’unanimité le règlement exigeant une licence fort élevée des salounes et maisons de jeux.

À 10 heures le mardi matin, le posse était rassemblée à la porte de la station de police.

IV

La bataille

Baptiste dit :

– Hugh ?

– Oui, chef ?

Les deux hommes étaient assis dans le bureau de la station.

Le prêtre et sa nièce étaient, eux, restés à la maison.

L'abbé écrivait une longue lettre à Monseigneur et Hugnette s'affairait dans la cuisine, en lutte homérique avec une tarte Lafaillette qu'elle était en train de mettre au monde.

Baptiste soupira :

– Ce matin je sens réellement ma vieillesse ;

elle s'étend sur tout mon corps comme un vêtement de plomb ; elle pèse sur mon cerveau ; Pander, j'ai peur...

– Peur ?

– Oui, je crains que ma main ne tremble au moment de tirer.

Il reprit :

– C'est triste de ne pouvoir plus être le premier cow-boy de l'Ouest comme on m'a appelé, de sentir ses muscles se désagréger, son intelligence devenir morne et lente quand la situation exige de la justesse et de la rapidité.

– Oh, vous exagérez.

– Non... Pander ?

– Si je sors et attaque ce matin, et que je manque mon premier homme, tu sais ce qui va arriver.

– Oui.

– On criera : « Baptiste Verchères est *brûlé* » ; envoyons. Alors nous assisterons à une orgie sanguinaire. Il ne faut pas.

Après un silence, le vieillard reprit :

– J’ai donc décidé de ne point participer à la bataille qui s’en vient.

– Ah...

– Oui ; j’ai confiance en toi, Pander, viens.

Ils sortirent tous les deux.

S’adressant aux 40 ou 50 cow-boys qui composaient le posse attendant à la porte de la station de police, Verchères leur dit :

– Merci, mes amis, d’être venus en aussi grand nombre.

Désignant le révérend, il continua :

– Comme je me sens un peu malade et indisposé ce matin, je délègue mon autorité à Hugh Pander ici présent, et vous demande d’exécuter ses ordres comme s’ils venaient de moi. Le ferez-vous ?

Ils répondirent :

– Aye, aye, aye.

Aye, le oui du cow-boy.

À ce moment, ils entendirent le bruit significatif d'un cheval qui s'en venait au galop.

Toutes les têtes se tournèrent.

Le cavalier portait un grand mouchoir rouge sur la figure.

En passant près du posse, il tira un coup de feu, un seul, et Baptiste Verchères s'écroula.

Se précipitant, Hugh examina la blessure.

– Rien de grave, murmura-t-il ; cependant la balle a frappé un os et la jambe droite est cassée.

Des cow-boys aidèrent le vieux Baptiste à monter chez lui.

Là, Huguette abandonna sa tarte Lafayette et pansa temporairement la blessure.

– Je vais préparer des éclisses, dit Marchildon.

Huguette regarda Gérard, rougit délicieusement et dit :

– Voulez-vous faire vite ; c'est important...

Elle précisa :

– Médicalement important.

Après avoir posé sur elle un regard plein d'affection et de tendresse, il disparut au-delà de la porte.

Pander fit signe aux cow-boys de le suivre.

Dehors, s'adressant au posse :

– Avez-vous remarqué quelque chose ?
demanda-t-il.

– Non, non, non...

– Eh bien, le cow-boy renégat qui vient de blesser le chef était monté sur MON cheval.

– Comment se fait-il que... ?

– Ma bête était dans l'écurie du chef ; on a dû la voler.

Un rancher demanda :

– Que faisons-nous ?

– Nous allons faire respecter le règlement voté par le conseil de canton.

Il dit au cheval de Verchères qu'il montait :

– Guidap ! suivez-vous.

Au petit trot ils s'approchèrent de la saloune

Chiasson.

Pander commanda :

– Dix cow-boys vont entrer dans la saloune avec moi. Les autres cerneront l'établissement.

Le révérend entra pistolets aux poings.

Chiasson était là, derrière le bar.

Assis à une table, Monroe et Dougald buvaient.

Pander les regarda et dit :

– Vous venez de vous construire un alibi.

– Un alibi ? fit Dougald.

– Ne faites pas les innocents ; je sais que ce n'est ni l'un ni l'autre de vous deux qui a tiré sur Verchères ; mais je vous soupçonne d'avoir fomenté le complot.

– Tu peux prouver cela ?

– Non.

Chiasson dit d'une voix froide :

– Tu ne les arrêtes pas, révérend ?

– Non, je ne suis pas encore prêt ; d'ailleurs je

sais que bientôt deux balles honnêtes sauront bien dans leurs cas remplacer le bourreau.

– Je suis obligé de t’endurer dans ta capacité officielle ; alors si tu as fini ton travail de policeman, scamme.

– Je n’ai pas fini.

– Non ?

– Quoi encore ?

– Je viens te collecter \$10 000.

Chiasson ricana :

– Tu te montres sous ton vrai jour, Pander. Ainsi c’est un hold-up ?

– Détrompe-toi, sale salounard. Hier soir il s’est tenu à Squeletteville une assemblée plénière du conseil de canton.

– Qu’est-ce que tu veux que ça me sacre, ça ?

– Ne fais pas ton butor, Chiasson ; le conseil du canton a voté un règlement qui te force à payer \$10 000 de licence par année pour opérer ta saloune. Le paiement est exigible aujourd’hui.

– Et si je refuse de payer ?

– Alors ce sera un grand plaisir pour mon posse et moi, de fermer ton établissement après l’avoir dûment saccagé selon le règlement.

Chiasson dit :

– Pour le moment tu gagnes, révérend ; mais je ne garantis rien dans un avenir rapproché.

Le salounard ouvrit son coffre-fort, compta dix mille piastres et les remit à Pander.

– Scramme maintenant.

– Non.

– Hein ?

Hugh tira une balle futile dans le mur et récita :

– Le conseil du canton a voté un second règlement. Il va te falloir cracher un autre \$10 000.

– Non, fit Chiasson.

– Pourquoi ? demanda Dougald.

– C’est le taux de la licence exigible des opérateurs de maisons de jeux d’après le nouveau règlement 17.

Le salounard sacra.

– Tu refuses ? Attention, car le règlement prévoit une sanction au cas de refus. Tu payes ou bien c'est la hache que nous mettons dans tes appareils de jeux de hasard.

Chiasson demanda :

– C'est tout ? Ou bien avez-vous voté d'autres règlements ?

– Il y en a un troisième et dernier.

– À quoi a-t-il trait, celui-là ?

– Aux salles de danse ; vous dansez ici ; alors il faut que tu me craches \$10 500. Ce cinq cents c'est pour le permis de danse.

Quand il eut les \$20 500, Pander ordonna :

– Sortons, les gas.

Au dehors il conduisit son posse à la station de police et leur dit :

– Il me faut un comité de 10 hommes pour compter l'argent et le placer dans le coffre-fort. Car à la première occasion, Chiasson et les deux autres bandits hurleront que j'ai volé une partie

des \$20,500.

Un quart d'heure plus tard, le posse s'ébranlait.

– Où allons-nous ? demanda un cow-boy.

– Nous allons pincer le gas qui a tenté d'assassiner le vieux Baptiste.

– Mais il est déjà loin.

Le révérend sourit mystérieusement.

– Non, il n'est pas loin, affirma-t-il.

– Comment ça ?

– Bien, à ma demande Verchères n'a pas donné d'avoine à mon cheval et il ne lui a servi que des portions parcimonieuses de foin.

– Allons alors !

– Sus aux bandits...

Us sortirent de la bourgade au grand galop avec Pander en tête.

Le révérend suivait le chemin de Winnipeg.

Il savait que le fuyard s'en allait dans cette direction.

En effet quelle excellente cachette qu'une grande ville et son anonymat !

Deux heures s'écoulèrent.

Soudain, au-delà d'un détour du sentier, le révérend vit un cavalier solitaire qui détalait.

Il donna de l'éperon à sa monture et petit à petit, gagna du chemin.

Bientôt il reconnut son cheval.

Au même moment l'Outlaw se retourna et tira un coup futile.

En même temps il éperonna sa bête qui partit au grand galop.

– Guidap !

Soudain se sentant serré de trop près, le fugitif se retourna de nouveau et brandit son colt.

Mais il n'eut pas le temps de tirer.

Le pistolet de Pander venait de cracher sa mitraille dans la poitrine du bandit qui tomba à bas du cheval du révérend.

Celui-ci siffla et la bête qui lui appartenait vint lui donner un coup de museau amical ; puis

regardant de travers le cheval compétiteur, elle hennie, menaçante...

– La paix, gorlot...

Un cow-boy s'était approché en souriant.

Il dit au révérend :

– C'est une vraie honte.

– QUOI ?

– Ben, en tuant le renégat vous nous avez privé du malin plaisir de pendre haut et court l'Outlaw à la première branche d'arbre.

Mais revenons un peu en arrière.

Entrons dans la saloune Chiasson.

Pander et son posse viennent de quitter la buvette.

Dougald dit à Chiasson :

– Le temps est venu d'agir.

Monroe remarqua en ricanant :

– Certes, oui le temps est venu. Squeletteville n'accorde plus de sécurité ni protection aux

honnêtes cow-boys de notre acabit.

– Que faire ? As-tu une suggestion, toi, Artie ?
Et toi, Chiasson, que te proposes-tu de faire ?

Sombre, le salounard dit entre ses dents :

– Je me propose d’abord de reconquérir mes
\$20 500 piastres.

– Et après ?

– Après, Dougald, je serai prêt à livrer le bon
combat contre le posse de Baptiste Verchères.

Monroe observa :

– Ils sont nombreux, et le révérend est à lui
tout seul presque une armée entière.

Dougald ricana :

– J’ai un plan ingénieux pour désorganiser le
posse.

– Quoi ?

– Tout vient à point qui sait attendre.

Il reprit :

– Mais d’abord où est l’argent ?

– L’argent ?

– Oui, les \$20 500 ?

Artie parla :

– Avant de quitter Squeletteville pour une destination inconnue, le posse a stationné de longues minutes près du poste de police. L'argent est sans doute là dans le coffre-fort.

– By jove, s'écria le salounard, tu as raison.

– On y va ?

Chiasson s'écria :

– Oui, on y va, et comment donc !

Entendant le bruit de sabots de chevaux, Huguette courut à une fenêtre.

De sa chambre, le vieux Baptiste demanda :

– Est-ce notre posse qui s'en revient ?

D'une autre fenêtre, l'abbé Taché répondit :

– Non, M. Verchères, ce sont trois cavaliers.

– Qui ?

– Je ne puis pas encore distinguer leurs traits.

Marchildon remarqua d'une troisième fenêtre :

– Je les reconnais ; ce sont Chiasson, Dougald et Monroe.

Les trois cavaliers s’approchaient au petit trot.

Baptiste demanda :

– Où vont-ils ?

– Je crois que les mauvais larrons s’en viennent à la station de police.

– Oui, oui, c’est ça.

– Ils descendent de leur monture.

– Ils défoncent la porte.

– Ils entrent tous les trois.

Un silence long.

Lancinant comme une douleur...

Puis une explosion.

– Ils viennent de faire sauter le coffre-fort, fit Gérard.

Baptiste murmura :

– J’ai peur !

– Quoi ?

Huguette dit :

– Ils sortent.

D'une voix grave, le prêtre observa :

– Je crois que les trois pécheurs s'en viennent ici.

– C'est là ce que je craignais, dit le chef.

Marchildon s'approcha de Huguette et lui prit la main :

– Je vous protégerai de mon corps, ma chérie, ne craignez rien.

– Non, fit Baptiste.

– HEIN ?

– Non, et c'est un ordre. Viens ici, Gérard et vous aussi, monsieur l'abbé.

Comme Marchildon hésitait, le chef eut un mouvement d'impatience :

– Espèce de fou, ils ont le nombre de leur côté, il ne nous reste que la ruse à utiliser jusqu'à l'arrivée du posse. Mademoiselle ?

– Oui.

– Obéissez aux bandits jusqu’à ce que vous soyez réellement mal prise ; alors criez de toute la force de vos poumons : « GÉRARD ! » Et Marchildon sera là, tout près ; soyez-en sûre.

Les deux jeunes échangèrent un regard amoureux et pudique.

Verchères reprit :

– Maintenant, les deux hommes, cachez-moi sous le lit ; après quoi, tu te cacheras toi-même, Marchildon.

L’abbé Taché questionna :

– Si on nous demande où vous êtes, que leur répondrons-nous ?

– Que Marchildon a attelé la ouaguine pour me transporter chez le premier médecin qui est à trois lieues d’ici.

Ils venaient de terminer leur besogne de cachette quand les trois outlaws enfoncèrent la porte sans frapper.

Dougald demanda :

– Où sont Verchères et Marchildon ?

Taché répondit par le mensonge blanc dont nous venons de parler.

– Jette donc un coup d’œil dans toutes les pièces, Artie.

Monroe obéit, puis dit :

– Personne ; tout va bien.

Chiasson tira rudement à lui la jeune Huguette et lâchement l’embrassa de ses lèvres immondes.

Dougald remarqua cyniquement :

– Ce n’est pas le temps des scènes d’amour.

La jeune fille cracha de dégoût.

Alors le prêtre crut comprendre le plan impie.

Diabolique.

D’une voix qui contenait à peine sa juste colère, il dit :

– Huguette ?

– Oui, mon oncle...

– Si on te demande de prévariquer, si on dit que seules tes prévarications peuvent me sauver la vie, défends ta vertu jusqu’au bout.

S'adressant aux trois canailles, le prêtre tonna :

– Sodome et Gomorrhe ont été détruites par le feu du ciel. Il en sera de même pour votre trio impie, assassin et prévaricateur. Les foudres célestes vont vous réduire en charpie, puis en poussière. Memento homo...

Les gas se mirent à ricaner.

Chiasson dit :

– Assez parlé ! Viens, la belle ; je t'engage comme danseuse professionnelle de ma saloune.

Dougald dit :

– Je t'accompagne, Chiasson.

– Et moi ? fit Monroe.

– Toi, va-t-en avec le papiste au camp des mineurs. L'abbé leur donnera la représentation de danse qu'il nous a refusée dimanche dernier.

Ils sortirent.

Marchildon remplaça le chef dans son lit.

Celui-ci regarda son assistant et dit :

– Pauvre Gérard, je sais bien que la scène qui vient de se terminer a été dure, très dure pour toi.

– Oui, si je n’avais écouté que mon amour pour la pauvre Huguette...

– Tu serais incapable de la protéger...

Après un silence, il reprit :

– En effet, car tu serais actuellement un homme mort.

– Alors oublie ton amour pour la jolie Huguette ; car l’amour fait trop souvent échec à l’intelligence...

– J’exécuterai vos ordres à la lettre, chef...

– Les voici : Rampe subrepticement jusqu’à la saloune Chiasson, attends et n’entre dans la saloune que quand Huguette t’aura lancé son cri de détresse.

Marchildon s’approcha du lit.

Baptiste lui tendit la main.

Ils se la donnèrent puissante et longue.

– Bonne chance, mon jeune, dit le vieillard.

– Si je ne vous revois pas ici, je vous donne rendez-vous dans l'éternité.

Baptiste eut un pâle sourire :

– Je constate déjà la bienfaisante influence du prêtre ici.

– Comment ça ?

– C'est la première fois que je t'entends prononcer le mot Éternité !

Comme Gérard allait sortir, le chef le rappela :

– Aye, le jeune.

– Oui, boss ?

– Tu n'as plus ni père ni mère, hein ?

– Non.

– Et tes plus proches parents sont sur le Richelieu ?

– Oui.

– Eh bien, sache, mon enfant, que lors de ton prochain mariage avec Huguette Taché, je serai très honoré de te servir de père.

– Oh, merci.

Puis des plis soucieux troublèrent l'harmonie de son front.

– Qu'y a-t-il ?

– Nous oublions monsieur l'abbé.

– C'est drôle, Gérard...

– Quoi ?

– Je suis d'avis que ce prêtre est fort bien capable tout seul de faire face à la situation.

– Mais il n'est pas armé.

Verchères dit gravement, mystérieusement :

– Il y a ici-bas des armes supérieures aux pistolets, ces pistolets fussent-ils des colts.

Gérard hocha affirmativement la tête.

Avait-il compris le sens mystique des paroles du chef ?

Il sortit et se mit à ramper vers la saloune.

Entrons dans cette saloune.

À leur arrivée, Chiasson avait dit à Huguette :

– J'aime les situations claires, la belle.

D'abord, je t'affirme que tu n'as rien à craindre ni de moi ni de Dougald. N'est-ce pas ?

Sandy répondit vulgairement :

– Je me sacre des femmes, moi.

– Moi aussi, dit le salounard. Tout ce que je te demande, la belle, c'est de mettre une toilette de bal et de danser avec moi ici.

– Et si je refuse ?

– Ton oncle le papiste meurt.

Elle demanda :

– C'est bien là tout ce que vous me demandez ?

– Oui... non... j'oubliais quelque chose ; oh, une bagatelle...

– Quoi ?

– Je te maquillerai le visage.

Dougald intervint :

– Acceptes-tu ou faisons-nous boucherie avec ton oncle ?

Huguette réfléchit...

Danser ?

Au fond il n'y avait aucun mal à cela ; n'avait-elle pas appris la valse au couvent ?

Maquillage ?

Ce n'était pas défendu sous peine de péché.

Elle croyait sincèrement que son oncle lui-même aurait toléré, avec réticence peut-être, mais aurait toléré quand même qu'elle se maquillât et qu'elle dansât, surtout quand une vie humaine était l'enjeu.

– J'accepte à une condition par exemple.

– Laquelle ?

– C'est que la robe de bal ne soit pas trop décolletée.

– Elle ne l'est pas du tout.

Huguette suivit Chiasson jusqu'à la porte d'une chambre où il la laissa respectueusement entrer seule.

Quand elle reparut vêtue d'une splendide robe d'un éblouissant rouge-chinois, Chiasson l'attendait :

– Et maintenant le grimage, dit-il.

Il commença par lui peindre les lèvres d'un rouge éclatant et vulgaire.

Puis il la maquilla pesamment, lui donnant un air de prostituée classique.

L'orchestre se composait de trois instruments.

L'accordéon.

La musique à bouche.

Le violon.

Chiasson ordonna aux musiciens :

– Préparez-vous et, au premier signe que je vous ferai, jouez...

S'adressant à Huguette, il demanda :

– Que danses-tu le mieux, la belle ?

– Je sais valser.

– Alors vous jouerez une valse, les gas.

– Entendu, boss.

Chiasson dit alors à Dougald :

– Va ouatcher dehors et dès que tu verras le posse revenir, rentre m'en avertir.

Une grosse heure s'écoula.

Puis soudain...

La porte s'ouvrit.

Sandy parut :

– Le posse s'en vient au grand galop.

Chiasson ordonna :

– La valse, les gas.

Ils jouèrent les premiers accords du *Danube bleu*.

Le salounard prit Huguette par la taille et ils se mirent à danser.

Le premier à pénétrer dans la saloune fut le révérend.

Il contempla le spectacle.

Son regard se fit dur.

Dangereux.

Mais il ne dit pas un mot, et alla s'asseoir.

Les autres membres du posse étaient tous aux tables quand les derniers accords de la valse

moururent...

Dougald se leva et dit :

– Messieurs, il n’y a rien comme voir pour comprendre.

À ce moment, Gérard Marchildon entra et, se dirigeant vers la table de Pander, s’y assit et se mit à parler à voix basse au révérend...

Mais Dougald continuait :

– Messieurs, vous êtes des gens honnêtes, paisibles ; on a trompé votre bonne foi. Regardez Huguette Taché sous son vrai jour. Éméchée, fardée, poudrée, dansante, elle est bien dans son élément. Son oncle, le saint homme, n’est venu ici que pour vous détrousser sous le couvert de la religion.

– ASSEZ ! hurla-t-il.

Il jeta un coup d’œil sur les membres du posse.

Le soupçon, l’indécision, se lisaient sur bien des figures.

C’était le temps ou jamais d’agir.

Il dit :

– Il y a une loi non écrite de l'Ouest qui autorise les posses à siéger en tribunal. Et à condamner les voleurs et les assassins. J'accuse Chiasson et Dougald d'enlèvement de femme, crime punissable de la peine de mort. Vous serez vous-mêmes les juges. J'aurai quatre témoins qui démontreront la culpabilité des deux bandits. Ce sera vous, messieurs et non moi, qui assurerez le fairplay britannique aux deux accusés. Mes témoins sont Baptiste Verchères, Gérard Marchildon, Huguette Taché et son oncle.

Après un regard circulaire, le révérend reprit :

– Je demande aux deux plus vieux ranchers ici présents de procéder à l'arrestation des deux accusés.

Deux hommes se détachèrent du posse.

Dougald et Chiasson, perdant la tête, sortirent précipitamment leurs colts et tirèrent.

Les ranchers tombèrent.

Déjà le révérend avait tiré, et Chiasson et Dougald partirent pour le voyage d'où personne

ne revient.

Gérard se précipita vers Huguette et la prit dans ses bras.

Comme il allait pour l'embrasser, Huguette émit l'objection éternelle des jeunes filles :

– Non, Gérard, je vous rougirais de mon maquillage.

– What's next ? demanda un rancher anglais.

– Next, dit le révérend, est notre course au camp des mineurs où l'on détient l'abbé Taché prisonnier.

Quand le posse fut rendu environ à un mille du camp, Pander ordonna une halte.

– À pied, ordonna-t-il. À cheval, nous serions trop visibles. Je vais essayer de prendre le camp par surprise.

Ils s'approchèrent lentement, prudemment.

La dernière centaine de verges, ils la firent en rampant, entendant des salves de coups de pistolets.

Ils dépassèrent le talus qui leur avait caché la vue du camp jusque-là.

En tête, Hugh et Gérard poussèrent un sacre.

Il y avait de quoi.

En effet, une vingtaine de mineurs entouraient l'abbé Taché et tiraient à ses pieds, lui commandant de danser.

– Danse ou on te tue comme un chacal.

L'un des bandits chanta dérisoirement :

« Au ciel, au ciel, au ciel, j'irai le voir un jour ».

Mais le prêtre ne bronchait pas.

Seules ses lèvres remuaient.

– Cet homme est incroyable, dit Marchildon, il y a près de quatre heures que ce martyre dure, et il résiste encore.

Pander s'écria :

– Désarmé, seul, devant une meute, il ne fléchit point. C'est un héros.

D'une voix tonitruante, tout en restant caché,

le révérend cria :

– Vous êtes cernés, les gars.

Les mineurs cessèrent le feu.

Pander poursuivit :

– Allez immédiatement déposer vos armes aux pieds de l'abbé Taché ; vous avez exactement trente secondes pour ce faire ; après quoi nous devenons bouchers, nous faisons boucherie.

Quand le premier mineur jeta son arme dans la direction de Taché, celui-ci eut un pâle sourire...

Les autres l'imitèrent...

Le prêtre et le révérend avaient reconquis Squeletteville à la civilisation chrétienne.

Trois mois plus tard.

La petite et humble église de Squeletteville est terminée.

Il est dix heures du matin.

Le cortège nuptial sort du temple.

Marchant l'un près de l'autre, les nouveaux

mariés, Huguette et Gérard ne portent pas à terre.

Baptiste, qui boite un peu, dit au révérend :

– Grâce à toi Pander et à l'abbé Taché,
Squeletteville est maintenant une ville propre.

Cet ouvrage est le 276^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.